

XVe biennale de Visarte Jura au "Gueulard" : exposition des artistes du Jura, du Jura bernois et de Bienne aux fours à chaux de Saint-Ursanne

Autor(en): **Houriet, Claudine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **118 (2015)**

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-654540>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**XV^e biennale de Visarte Jura
au «Gueulard»**

**Exposition des artistes du Jura,
du Jura bernois et de Bienne aux
fours à chaux de Saint-Ursanne**

Claudine Houriet

C'est un lieu qu'aurait affectionné le cinéaste Tarkovski. Il aurait pu y faire errer son «stalker» à l'affût d'une réponse à son douloureux questionnement existentiel. Mais ici, les ombres blanchies de poussière de chaux qui épient, invisibles, le comportement de ceux qui occupent ponctuellement leur ancien lieu de travail ne sont pas comme lui des intellectuels angoissés. Chaque matin pendant dix, vingt, trente ans pour certains, ces ouvriers ont gravi la forte rampe menant de la petite ville de Saint-Ursanne aux excavations énormes enchâssées dans la verdure au-dessous desquelles se dressait la fabrique de chaux. Fondée en 1907, elle a employé jusqu'à une cinquantaine d'ouvriers et de mineurs, de nationalité italienne pour la plupart. Plus tard, des Suisses alémaniques et des gens de la région ont pris la relève. Dès 1950, c'est la société Kalkfabrik S.A., de Netstal (Glaris), qui a assumé le contrôle direct de la filiale de Saint-Ursanne. Cette dernière s'est diversifiée, a perfectionné ses installations et ses moyens de production. Mais le recul de la conjoncture, la baisse des prix de vente ainsi qu'une extraction en sous-sol trop onéreuse sont venus à bout de cet ensemble industriel qui a fermé ses portes en 1993.

Il nous reste le lieu. Très vite, quelques téméraires réalisent que cette cathédrale engloutie dans la montagne offre des possibilités infinies. Et les manifestations festives, musicales, artistiques s'y succèdent. Bravo aux organisateurs émérites qui ont su voir la dimension magique de cette caverne impressionnante. En conjuguant leurs efforts, ils ont sauvé et transcendé ce qui était voué à la rouille et à l'abandon. Parmi les gravats et les machines immobilisées, dans le silence presque inquiétant qui règne ici, ils ont senti sa résurrection. Ceux qui ont visité l'extraordinaire exposition des œuvres de Tinguely se souviendront toujours que les machines démentes de l'artiste avaient trouvé là un site correspondant à leur démesure. Visarte Jura, en plaçant sa biennale au «Gueulard», soutient un endroit symbolique de la

vie culturelle jurassienne et souhaite qu'il reste au service des arts. Il compléterait ainsi le réseau cantonal des Halles de Porrentruy et du futur Créa, qui devrait proposer une section d'exposition.

Laissons de côté le monde de l'art et pénétrons dans cette fascinante friche industrielle. Où sommes-nous ? Dans les prisons de Piranèse ? Dans le délire d'un auteur de science-fiction ? Partout d'immenses structures métalliques, des escaliers de caillebotis prenant d'assaut des plates-formes, des tuyaux qui s'enchevêtrent puis béent, gueule ouverte sur le néant, des châssis improbables, des poutres d'acier, des roues pétrifiées, d'énormes fours gris posés sur des pieds éléphantiques, statufiés dans le mutisme opaque des choses mortes. D'une absurdité kafkaïenne dans leur dérisoire impuissance. Un chaos, un jeu d'angles, de verticalité, d'obliques, le dessin d'un mathématicien fou qui donne le vertige.



Une lumière blanchâtre, légèrement dorée à certaines heures, traverse les verrières de plus en plus opaques sous la poussière, qui cernent le sommet de l'édifice à une quinzaine de mètres. Je m'enhardis à grimper jusqu'à l'une des plus hautes plates-formes. Là, je reste sidérée. De l'ultime endroit accessible descend, arrêté net il y a des décennies sûrement, un rude cordage de fer, colonne vertébrale métallique qui a été enroulée dans un coin. Énigme totale pour l'ignare en technique que je suis. Je vois dans ces énormes entassements, dans ces pelotons revêches, un amas d'os blanchis trouvés indignes de sépulture.

Silence et dérélliction. Décombres et saleté. Gigantesque dépotoir. Pourtant ces lieux, dans l'atmosphère saturée de poussière de chaux, ont vibré, grondé, rugi. Ils ont résonné du bruit des machines, des appels sonores, de la stridence des sirènes. Devant moi d'énormes blocs de commande figés, muets, leurs boutons inutiles, leurs cadrans sans aiguille, leurs voyants lumineux éteints à jamais. Autrefois, des hommes postés devant eux, attentifs aux ordres et au bon déroulement des différentes opérations, pressaient les touches, faisant obéir les monstres de métal autour d'eux. Dans les petits bureaux désertés, les vitres sont intactes, mais les portes demeurent entrebâillées, tordues sur leurs gonds rouillés. La peinture des murs s'écaille en formes extravagantes. Prémonition des œuvres d'art qui occuperont les lieux ?

Venons-en à la biennale de Visarte Jura 2014. D'abord un peu occultée, je l'avoue, par l'incroyable édifice qu'elle a tenté d'occuper. Les artistes de la société, et ceux qui ont désiré se joindre à eux ont dû soumettre un dossier dans lequel ils présentaient leur travail. Le jury, composé de M^{mes} Sylvie Müller, artiste membre de Visarte Jura, New York, Christiane Dubois, artiste membre de Visarte Jura, Les Bois, Michèle Noirjean-Linder, archiviste documentaliste à la Fondation Paul Sacher, Bâle, MM. Yves Guignard, historien de l'art, Lausanne, Walter Tschopp, ancien conservateur au Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, et Thomas Woodtli, artiste, président de la commission des Beaux-Arts du *Kuratorium* du canton de Soleure, Witterswil, a examiné ces dossiers. Donnant ou non son aval à la participation de l'artiste.

Sur le sol de béton crevassé, tailladé, couturé comme une peau meurtrie ont été dressées des cimaises qui ont balisé un parcours. Les artistes agréés ont pu ainsi présenter leur travail dans les meilleures conditions. Ici, aucun problème de recul. L'espace ne manque pas ! En entrant, les visiteurs qui ne connaissent pas les fours à chaux, d'abord abasourdis et incrédules, tentent de se concentrer sur les œuvres malgré la présence très forte de l'environnement. Au vernissage, le quotidien laborieux de tant d'ouvriers qui ont peiné ici pour gagner leur vie n'est pas oublié. Une idée magnifique des organisateurs a été de donner la parole à l'un des leurs. M. Luigi Mattivi, qui a évoqué le rude labeur de jadis. Rarement une intervention aura été suivie avec une attention aussi respectueuse. Tous les ouvriers d'autrefois, invisibles fantômes, semblaient se pencher de l'au-delà pour écouter leur collègue. Satisfaits et fiers d'être pour une fois à la place d'honneur.

Il y eut ensuite un moment de jazz interprété magistralement par notre collègue Sabine Huber au saxophone, qui permit d'éprouver une émotion plus festive. Puis, après s'être approché de la table dressée pour le petit encas habituel, le public put déambuler dans l'exposition et s'attarder devant les œuvres. Sous le regard bienveillant nous l'espérons, plutôt sceptique et railleur je suppose, des anciens occupants des lieux. Ils ont le droit de nous

juger. La société a besoin d'artistes pour chanter la beauté. Pour accuser, soutenir, interroger. Dire le doute et la souffrance. Dénoncer la cruauté, l'injustice et l'incapacité de l'homme à rendre ce monde habitable. Et défendre l'infime parcelle d'éternité qui persiste dans la noirceur et le chaos. «Quand la beauté nous sauve», affirme le philosophe Charles Pépin. Je dirais plutôt: quand la recherche de la beauté nous sauve. La passion qui habite l'artiste le fait avancer, inéluctablement, vers une ligne d'horizon fastueuse qui sans cesse se dérobe. Et se dérobera toujours, heureusement. Des collègues, dans des pays où règne l'arbitraire, tentent de transmettre le même message. Nous qui avons la chance de pouvoir nous exprimer sans grand danger, pensons à eux qui ont l'immense courage de clamer leurs opinions dans leurs travaux en sachant qu'ils risquent la prison ou la mort.

Le groupe d'accrochage, emmené comme d'habitude par Daniel Gaemperle, a disposé les œuvres sur et autour des cimaises. Chaque artiste a élevé sa voix, tonitruante ou discrète, délicate ou violente. Jean-Pierre Gerber a ciblé le ciel avec sa tour, Darko Vulic opposé son bestiaire fantasmagorique aux monstres figés de l'industrie, de la couleur a jailli chez d'autres pour tenir tête à la pâleur du lieu, les grandes surfaces noires monochromes de Denis Tcheskiss ont fait écho au blanc de la chaux, chacun y est allé de sa respiration intime, des forces qui l'habitent. Avec l'espoir de ne pas avoir trop perturbé les dieux lares de l'endroit. Pour nous, cette exposition aux fours à chaux restera une très belle expérience, que nous avons l'intention de renouveler pour la biennale de 2016. Jusque-là, tentons de poursuivre notre recherche en restant «vrais», attentifs à la voix qui est la nôtre. Capable si elle est authentique, de parler des joies et des tourments de la condition humaine.

L'un des «gardiens du temple», en l'occurrence Michel Marchand, m'a conduite dans le «saint des saints»: l'ancien four construit en pierre de taille, magnifique ouvrage du début du xx^e siècle: le gueulard. À sa base, une petite fenêtre appelée joliment «le regard» permettait de contrôler l'état de combustion de la chaux. Belle leçon pour les artistes. Que perdure en nous «un regard» semblable, veillant à l'intégrité de notre démarche, nous obligeant à aller jusqu'à la limite de nos possibilités, tendus vers ce désir d'absolu qui brûle au cœur de la plupart d'entre nous.

Claudine Houriet est peintre et écrivain. Elle est l'auteur de poèmes, de nouvelles et de romans. Elle a réalisé plusieurs expositions individuelles, mais aussi collectives dans le cadre de la société Visarte Jura. La prochaine exposition de cette société aura lieu aussi aux fours à chaux de Saint-Ursanne, en 2016.